

Houellebecq – soleils et lumières
Carlson, Jacob, Université de Göteborg
Littérature française

La récurrence des motifs du soleil et de la lumière ne peut que frapper le lecteur attentif des œuvres de Michel Houellebecq. Dans notre communication, nous ferons quelques remarques concernant la fonction assumée par ces motifs à l'intérieur de l'œuvre de cet écrivain. Nous espérons ainsi pouvoir mettre en relief leur importance, non seulement pour l'interprétation des *Particules élémentaires* (où la dualité onde/particule constitue un élément structurant dont la présence s'affirme même dans le titre du roman), mais aussi pour le premier roman de Houellebecq, *Extension du domaine de la lutte*. Ces observations nous permettront également de faire quelques réflexions sur les relations intertextuelles entre les romans de Houellebecq, ainsi que de faire quelques comparaisons avec ses œuvres de poésie.

« *Que tout ce qui luit soit détruit.* »

Les habitants du Soleil jettent sur nous un regard impassible :
Nous appartenons définitivement à la Terre
Et nous y pourrions, mon amour impossible,
Jamais nos corps meurtris ne deviendront lumière.

(Michel Houellebecq, *Poésies*, p. 283)

Houellebecq – soleils et lumières

Introduction : nihilisme... soleils et lumières ?

Michel Houellebecq est souvent perçu comme un auteur nihiliste (voir par exemple Forest, 1999, pp. 51-58 ; Jourde, 2002, p. 236 ; Huston, 2004, pp. 279-300 ; van Wesemael, 2005, pp. 185-187). Pour certains critiques, l'ampleur de la négation chez Houellebecq semble trop destructrice ; comme Nancy Huston, on le juge un auteur puéril en se disant que la « vie [est] trop courte » pour « lire certains auteurs » (Huston, 2004, p. 300). D'autres critiques (la plupart) se contentent d'émettre des réserves concernant la façon dont certains thèmes sont abordés dans ces romans (le racisme, la femme, l'Autre en général), tout en reconnaissant les qualités satiriques et humoristiques de l'écriture houellebecquienne (Jourde, 2002, p. 231-236 ; van Wesemael, 2005, pp. 198-204) ou la potentialité cathartique offerte au lecteur par ces textes (Clément, 2003 ; van Wesemael, 2005, pp. 205-207). Bien entendu, la critique s'est aussi intéressée à d'autres aspects de l'œuvre de Houellebecq. Très peu, cependant, ont l'air de voir en lui un auteur ayant un discours positif à nous livrer. La romaniste néerlandaise, Sabine van Wesemael, résume bien l'effet que semblent produire les textes de Houellebecq :

En fin de compte, il n'y a aucun recours, aucun espoir et c'est pourquoi les textes de Houellebecq créent souvent un choc dans le confort intellectuel des lecteurs.

[---]

Généralement, le pessimisme est combattu, tempéré par quelque croyance, quelque foi vitale. Foi religieuse, foi naturiste, foi dans la bonté de la nature et de la vie, foi esthétique et cetera : autant de croyances qui peuvent servir de refuge contre le pessimisme. Pour Houellebecq, le pessimisme semble par contre un but et un point d'arrivée et c'est ce qu'on peut lui reprocher (van Wesemael, 2005, pp. 194-196).

Toutefois, à en croire certaines des déclarations de l'auteur, Houellebecq lui-même semble être de l'avis qu'il faudrait en effet essayer de dépasser la négativité. Dans un entretien souvent cité par les critiques, il dit :

Compte tenu du discours quasi féérique développé par les médias, il est facile de faire preuve de qualités littéraires en développant l'ironie, la négativité, le cynisme. C'est après que cela devient difficile : quand on souhaite dépasser le cynisme. Si quelqu'un aujourd'hui parvient à développer un discours à la fois honnête et positif, il modifiera l'histoire du monde (*Interventions*, p. 111).

La question de savoir si Houellebecq y parvient subsiste cependant, et, comme nous l'avons vu, la critique semble pour le moins en douter. Dans cet article, nous allons confronter le caractère négatif des romans de Houellebecq avec les motifs du soleil et de la lumière. Le grand nombre de soleils, de lunes, de reflets et d'autres lumières ne peut que frapper le lecteur attentif des romans et des poésies de Houellebecq, et la question qui sous-tend cette étude est de savoir si, dans ce foisonnement d'images lumineuses, il est possible de voir l'esquisse d'un discours positif, ou, si tout est négativité, quelles sont les idées rejetées.

Avant d'entrer dans le vif du sujet, il convient peut-être de rappeler combien le soleil et la lumière sont des motifs répandus, non seulement dans la littérature, mais aussi dans l'imagerie religieuse et philosophique¹. Ainsi, la lumière est une des images les plus importantes de la tradition judéo-chrétienne, où elle sert de métaphore à la fois de l'ordre établi par Dieu lors de la création du monde (« Que la lumière soit » *Genèse* 3 :14), et du Christ (« Je suis la lumière du monde », *Jean* 8 : 12, *Jean* 9 : 5). Et quand Dieu se manifeste à l'homme c'est à travers la lumière du buisson ardent (*Exode* 3 : 2). Depuis l'Antiquité la lumière est aussi une métaphore souvent utilisée par les philosophes : pour Platon, dans le mythe de la caverne, elle est l'image de la vérité métaphysique qui se cache derrière les impressions (*La République*, livre VII). On notera également que notre vision du monde actuel, la science et le système politique de l'Occident moderne plongent leurs racines dans le processus historique que nous appelons « les Lumières ». Dans la littérature, en plus de ces thèmes religieux et philosophiques, la lumière a pu être associée, entre autres, à la beauté féminine, à la pureté de l'âme, ou, encore, à une énergie soit vivifiante, soit froide, voire pétrifiante.

Pour ce qui est du soleil, ce motif est proche de celui de la lumière. En effet, les deux motifs vont parfois jusqu'à se confondre : tout comme la lumière, le soleil peut être perçu comme une énergie intense, et tout comme elle il peut s'associer à un monde divin – ou

¹ Pour ce survol rapide des motifs de la lumière et du soleil dans la littérature, je suis les articles « Light » et « Sun », in : Daemmrich, I & S. Horst (1987) : *Themes & motifs in western literature : a handbook*, Franke, Tübingen.

encore démoniaque si sa chaleur et sa lumière sont destructives, comme dans certains poèmes de Baudelaire².

Dans cette perspective, il est intéressant de noter que, depuis le XIX^e siècle, la thématique est souvent reprise, mais en quelque sorte inversement, pour exprimer l'idée de l'absence de Dieu :

The converse technique of signifying the absence of the divine in human life by depicting either the absence of the sun or a radical reduction of its warming rays particularly fruitful motif during the 19th c. (Daemmrich & Horst, 1987, p. 237).

Comme la lumière, le soleil a aussi été utilisé dans un contexte profane ou désacralisé, par exemple comme image de la femme aimée ou, comme à l'époque de l'absolutisme, pour glorifier le souverain. Or, il y a une différence entre les deux motifs. En fait, dans l'imaginaire le soleil peut s'associer au temps, un thème que l'on n'associe pas forcément à la lumière en tant que telle (c'est-à-dire si l'on ne tient pas compte de sa source). Cette différence est d'ailleurs déjà présente dans la Genèse, où la lumière en tant qu'élément est créée avant les astres, avant le soleil et la lune et leurs règnes respectifs sur le jour et sur la nuit.

Extension du domaine de la lutte : cruauté du désir et vacuité de l'univers

Historiquement, il semble donc que nos deux motifs aient un lien privilégié avec la métaphysique. Qu'en est-il des œuvres de Houellebecq ? Commençons par son premier roman, *Extension du domaine de la lutte* (1994). Le narrateur de ce roman est un « analyste-programmeur » trentagénaire. Solitaire et désillusionné, il souffre de l'aliénation qu'il ressent dans sa vie professionnelle et de son incapacité à établir des relations intimes et durables. Comme tous les héros houellebecquiens, il est cependant doté d'un intellect pénétrant, ce qui lui permet de saisir avec une lucidité parfaite les causes de son malaise. Il observe froidement la lutte de ses collègues carriéristes pour grimper les échelons des hiérarchies économiques et sexuelles (violemment dénoncées par Houellebecq). Il dissèque l'existence dans des monologues interminables : « Je n'aime pas ce monde. Décidément, je ne l'aime pas » (*Extension du domaine de la lutte*, p. 95), dit-il, en s'abîmant dans un gouffre d'analyses

² L'un des plus connus de ces poèmes étant peut-être « De Profundis clamavi » : « J'implore ta pitié / Toi, l'unique que j'aime / Du fond du gouffre obscur où mon cœur est tombé. / C'est un univers morne à l'horizon plombé, / Où nage dans la nuit l'horreur et le blasphème ; / Un soleil sans chaleur / plane au-dessus six mois, / Et les six autres la nuit couvre la terre ; / C'est un pays plus nu que la terre polaire ; / - Ni bêtes, ni ruisseaux, ni verdure, ni bois ! / Or il n'est pas d'horreur au monde qui surpasse / La froide cruauté de ce soleil de glace / Et cette immense nuit semblable au vieux Chaos ; / Je jalouse le sort des plus vils animaux / Qui peuvent se plonger dans un sommeil stupide, / Tant l'écheveau du temps lentement se dévide ! » (Baudelaire, *Les Fleurs du mal*).

dépressives de la sexualité, qu'il définit comme « *un système de hiérarchie sociale* » (*Extension du domaine de la lutte*, p. 106).³ Lors d'une séance de thérapie, il dit à la psychologue :

J'ai l'impression que tout le monde devrait être malheureux ; vous comprenez, nous vivons dans un monde tellement simple. Il y a un système basé sur la domination, l'argent et la peur – un système masculin, appelons-le Mars ; il y a un système féminin basé sur la séduction et le sexe, appelons-le Vénus. Et c'est tout. Est-il vraiment possible de vivre et de croire qu'il n'y a rien d'autre ? Avec les réalistes de la fin du XIX^e siècle, Maupassant a cru qu'il n'y avait rien d'autre ; et ceci l'a conduit jusqu'à la folie furieuse (*Extension du domaine de la lutte*, pp. 170-171).

Pour le narrateur d'*Extension du domaine de la lutte*, il est impossible de vivre dans un monde semblable : les dernières lignes du roman racontent son échec total lorsque, pendant une promenade en vélo dans la nature, il essaye d'adhérer au monde :

Le paysage est de plus en plus doux, amical, joyeux ; j'en ai mal à la peau. Je suis au centre du gouffre. Je ressens ma peau comme une frontière, et le monde extérieur comme un écrasement. L'impression de séparation est totale ; je suis désormais prisonnier en moi-même. Elle n'aura pas lieu, la fusion sublime ; le but de la vie est manqué. Il est deux heures de l'après-midi⁴ (*Extension du domaine de la lutte*, pp. 180-181).

Retournons aux motifs du soleil et de la lumière. Regardons premièrement comment le narrateur perçoit l'astre solaire lors de deux voyages en train :

Le soleil apparaît, rouge sang, terriblement rouge sur l'herbe d'un vert sombre, sur les étangs brumeux. Le spectacle est magnifique et un peu effrayant (*Extension du domaine de la lutte*, p. 62).

Nous longeons la Seine, écarlate, complètement noyée dans les rayons du soleil levant – on croirait vraiment que le fleuve charrie du sang. (*Extension du domaine de la lutte*, p. 63).

C'est curieux, maintenant il me semble que le soleil est redevenu rouge, comme lors de mon voyage aller. Mais je m'en fous pas mal ; il pourrait y avoir cinq ou six soleils rouges que ça ne modifierait en rien le cours de ma méditation.

Je n'aime pas ce monde. Décidément, je ne l'aime pas (*Extension du domaine de la lutte*, pp. 94-95).

Et voici sa réaction quand, juste avant son échec final, il s'allonge au soleil :

Je m'allonge dans une prairie, au soleil. Et maintenant j'ai mal. (*Extension du domaine de la lutte*, p. 180).

³ Cette idée est d'une façon ou d'une autre à la base de tous les romans de Houellebecq.

⁴ Pour une interprétation de la juxtaposition un peu « coq-à-l'âne » des deux phrases : « le but de la vie est manqué » et « Il est deux heures de l'après-midi », voir ci-dessous, note 8.

Pourquoi le narrateur insiste-t-il à plusieurs reprises sur la présence d'un soleil funeste, si ce n'est pas parce que le motif du soleil assume ici une fonction métaphorique dans l'économie du texte⁵ ? Une lecture non figurative ne suffit pas ici pour expliquer l'intensité émotionnelle de la l'attitude du narrateur vis-à-vis de ce scénario, notamment son rejet violent : « je m'en fous pas mal ». Nous allons pour cette raison proposer une interprétation selon laquelle cette aurore « magnifique », « un peu effrayant » et mortifère (il semble au narrateur qu'il « charrie du sang ») fonctionne comme une image poétique venant à l'appui des idées exprimées par le narrateur sur la sexualité. En effet, compte tenu de la critique de la sexualité à laquelle procède le narrateur d'*Extension du domaine de la lutte* (la sexualité est une pulsion égoïste qui se traduit sur le plan social dans deux systèmes hiérarchiques appelées « Mars » et « Vénus »), il semble possible de voir ici, dans le motif du soleil, un symbole du désir⁶. Ce feu intérieur apparaît cependant comme une énergie néfaste dont la cruauté fait souffrir les hommes : le nihilisme⁷ – ou le négatif – réside ici dans ce retournement des valeurs faisant de l'amour sexuel, souvent comparé à la lumière ou à une flamme, quelque chose de mauvais pour l'homme.

Parallèlement à cette négation nous trouvons, dans *Extension du domaine de la lutte*, le thème de l'absence de Dieu, ou peut-être de son indifférence. Ce thème se trouve aussi lié au motif du soleil et est évoqué dès le début du roman, dans une citation des *Romains* (13 : 12), placée en exergue :

La nuit est avancée, le jour approche. Dépouillons-nous donc des œuvres des ténèbres, et revêtons les armes de la lumière. (Extension du domaine de la lutte, p. 9).

Directement après cette citation suit le récit d'une fête des cadres, pendant laquelle une femme se déshabille, soudain et sans explication, sans que les participants ne réagissent. Selon Proguidus, c'est Dieu lui-même qui se déshabille : « c'est le malheureux Dieu qui a désormais autant d'autorité et de poids que les 'cadres moyens' devant lesquels se déroule ce spectacle lamentable » (Proguidis, 2001, p. 76). Ici la négativité réside, non pas dans un

⁵ Muriel Clément, dans son livre *Houellebecq, sperme et sang*, voit dans ce soleil rouge un « Symbole de vie [...] et symbole de mort tout à la fois ». Pour elle, « le rouge profond symbolise l'ambivalence même du sang qu'il représente. Caché, il est la condition de la vie. Répandu, il signifie la mort. » (Clément 2003, p. 20).

⁶ En termes freudiens, on dirait que le soleil est ici un symbole d'Éros. Cependant, comme Houellebecq est un grand admirateur de Schopenhauer, il serait peut-être plus justifié de formuler cette interprétation en termes schopenhaueriens : ce que le soleil rouge observé par le narrateur symbolise ici, c'est la « Volonté de vivre » Rappelons que, pour ce philosophe, il faut détruire cette volonté en s'évadant du désir inassouissable par l'anéantissement dans le *nirvana* bouddhique ou par la contemplation esthétique.

⁷ J'entends ici par le terme « nihilisme » une attitude qui rejette le monde tel qu'il se présente à l'observateur. Il s'agit donc plutôt d'une disposition d'esprit (caractérisée par le pessimisme et le désenchantement) que d'une doctrine éthique.

retournement des valeurs, mais dans l'absence d'une force bienveillante appelée « Dieu » ou, pour le moins, dans l'incapacité des hommes à entrer en contact avec cette force. Pour Proguidis, c'est aussi la négation du social : « C'est [...] le roman qui explore une nouvelle version de l'homme : l'homme sans anomalies, l'homme par qui le social perd son essence » (Proguidis, 2001, p. 77). Logiquement, il n'est peut-être pas nécessaire que la négation de la lumière divine entraîne la chute du social, mais dans *Extension du domaine de la lutte*, il est vrai que les deux semblent aller ensemble.

Finalement, le motif du soleil est utilisé, dans une figuration structurant tout le premier roman de Houellebecq : dans *Extension du domaine de la lutte*, l'absence d'un sens est aussi reflétée par les dates des événements les plus importants de l'histoire. Ainsi, pour les deux protagonistes, même Noël, fête de la naissance du petit Christ innocent, n'a rien à offrir sinon le spectacle de la pénible concurrence sexuelle vécue dans une discothèque visitée le soir même du réveillon : « Les éclairages étaient d'une violence insoutenable ; j'étais en enfer » (*Extension du domaine de la lutte*, p. 132). Comme nous venons de le constater le malaise du narrateur est cependant plus profond que ne le serait la simple nostalgie d'une foi chrétienne perdue : même la plus simple sympathie non religieuse – ou pourquoi pas païenne ? – pour le soleil semble totalement exclue. Ce n'est guère une pure coïncidence non plus si l'échec final du héros a lieu presque exactement six mois après Noël, le 21 juin, c'est-à-dire au jour du solstice de l'été⁸. Cela souligne que l'univers du roman est un monde où l'ordre établi par Dieu lors de la Création n'a aucun sens : l'alternation des temps profanes et sacrés qui rythmait jadis l'année y est absurde ; les astres suivent leur cours comme les rouages d'une machinerie, sans se soucier de cette date importante ! N'était-on pas en droit d'espérer que le solstice d'été marquerait quelque chose, qu'il rendrait possible « la fusion sublime » tant désirée par le narrateur, que ce jour-là, au moins, le monde serait bienveillant ? Mais la mécanique continue de tourner, aussi vide de sens que la vie du narrateur, dont elle ne partage que la forme circulaire, sisyphique⁹.

⁸ Sans doute, ce l'absurdité du temps est-elle également reflété par l'heure de l'échec du narrateur : « Il est deux heures de l'après-midi ». Comment expliquer cette phrase « coq-à-l'âne » sinon par sa participation à cette figuration ?

⁹ On pourrait rapprocher cette analyse du thème de l'absurde tel qu'il se présente dans la littérature du XX^e siècle chez des auteurs comme Kafka, Ionesco et Beckett. On peut aussi, comme Rudnick, associer l'opposition lumière/ténèbres au problème du relativisme : « Modern mankind does no longer hear the message, does no longer know its limits, does no longer listen to the conditions of its being [...]. Has darkness descended and covered this world with nothingness and relativity that will rule supreme? Has the Faustian and Promethian rebelliousness overshot its goal of independence? Do we have to submit to the wanton destruction of cultural values or do we have to quietly accept superimposed values that are assumed by selfish others who determine from their well-meaning but nevertheless misguided perspective what is to be good for the rest of humankind? » (Rudnick, 1992, p. 309).

Les Particules élémentaires : *réel atroce et eschatologie lumineuse*

Dans le deuxième roman de Houellebecq, *Les Particules élémentaires* (1998), les motifs du soleil et de la lumière empruntent des tonalités qui varient en fonction des deux personnages principaux du roman, les demi-frères Bruno et Michel.

Bruno, d'abord, a en commun avec le narrateur d'*Extension du domaine de la lutte* de vivre une relation malheureuse avec le soleil. Mais pour lui, il semble que cet astre soit funeste surtout par le caractère démythificateur de sa lumière (et non par sa cruauté). Lors d'un séjour dans un camping naturiste Bruno fait l'expérience d'un soleil « à peine tolérable » (*Les Particules élémentaires*, p. 141) dont la lumière présente le désavantage de banaliser le corps et la sexualité :

le ciel était d'un bleu absolu. Autour de lui, les bites luisantes d'huile de massage se dressaient lentement dans la lumière. Tout cela était atrocement *réel* » (*Les Particules élémentaires*, p. 143).¹⁰

¹⁰ Le motif du soleil tueur d'illusions se retrouve aussi dans la poésie de Houellebecq :

Les corps empilés dans le sable,
Sous la lumière inexorable,
Peu à peu se changent en matière ;
Le soleil fissure les pierres.

Les vagues lentement palpitent
Sous la lumière misérable
Et quelques cormorans habitent
Le ciel de leur cri lamentable.

Les jours de la vie sont pareils.
À des limonades éventées.
Jours de la vie sous le soleil.
Jours de la vie en plein été. (*Poésies*, p. 76)

Dans un des rares articles consacrés aux recueils de poésie de Houellebecq, Casado insiste sur la façon dont « la thématique de la lumière » constitue un pôle positivement valorisé dans une poésie sinon dominée par « l'angoisse » et « l'oppression » et née au « monde des hypermarchés et des immeubles des bureaux » (Casado, 2001, p. 7). Pour Casado, « Le froid, la peur, les gares et les lundis gelés signifient ensemble chez Houellebecq », alors que « La lumière et le soleil [...] s'identifient au plaisir immobile qui efface tout écoeurement, dégoût, stupidité de l'existence » (Casado, 2000, p. 8). Casado met également en avant la dimension religieuse – ou plutôt « post-religieuse » – de ces motifs. Nous ne pouvons qu'être d'accord avec Casado lorsqu'il souligne la cette dimension : « Recherche d'une mesure humaine, nécessité d'une dimension religieuse, même si le poète se déclare a-religieux, et affirmation d'un autre monde possible dans le nôtre, orientent la thématique de la lumière » (Casado, 2001, p. 9). Cependant, il nous semble qu'il insiste trop sur l'aspect positif de la lumière.

Ce qui est renié ici, ce n'est pas – au moins pas seulement – que l'existence (ou l'homme) soit bonne, mais qu'elle recèle une profondeur. Il y a certes une fascination de la part de Bruno pour tous ces corps nus, ceux des vacanciers :

À la piscine, il s'installa sur un transat. Les adolescentes se trémoussaient bêtement dans le but de se faire jeter à l'eau par les garçons. Le soleil était à son zénith ; des corps luisants et nus se croisaient autour de la surface bleue. Sans en tenir compte, Bruno se plongea dans *Les Six Compagnons et l'Homme au gant*, probablement le chef-d'œuvre de Paul-Jacques Bonzon, récemment réédité en Bibliothèque verte. Sous le soleil à peine tolérable, il était agréable de se retrouver dans les brumes lyonnaises, dans la présence du brave chien Kapi (*Les Particules élémentaires*, p. 141).

Mais sous ce soleil, « à peine tolérable », il découvre un monde « atrocement réel »¹¹, éclairé par une lumière brutale et trop crue.

En revanche, Bruno semble être en bons termes avec la lune. La nuit suivante, c'est sous l'égide de cet astre que Bruno connaît un bref moment de bonheur, découvrant, pour la première fois dans sa vie, le mystère de l'amour :

Cependant on était le samedi, il allait y avoir de nouveaux arrivages. Bruno décida de se détendre, de prendre les choses comme elles viendraient, *rock'n roll*. [...] Vers onze heures du soir il repassa devant le jacuzzi. Au-dessus du doux grondement de l'eau montait une faible vapeur, traversée par la lumière de pleine lune [...]. Un couple était enlacé près du bord opposé ; la femme semblait à cheval sur l'homme. « C'est mon droit... » pensa Bruno avec rage. Il retira rapidement ses vêtements, pénétra dans le jacuzzi.

[---]

Des nuages voilaient maintenant la lune ; la femme était à cinquante centimètres, mais il ne distinguait toujours pas ses traits. Un bras se plaça sous le haut de ses cuisses, l'autre enlaça ses épaules (*Les Particules élémentaires*, pp. 171-172).

Malgré la satire présente dans ce passage – et malgré le ridicule du personnage –, le clair de lune, plus vague, plus mystérieux peut-être que la lumière du soleil semble avoir sur Bruno un effet bénéfique.

À la différence de Bruno, l'autre demi-frère, Michel, observe à plusieurs reprises un soleil positivement valorisé. Est-ce par exemple un pur hasard, si les retrouvailles avec son amour d'enfance, Annabelle, sont anticipées par un soleil amical : « Le soleil perça rapidement entre deux nuages » (*Les Particules élémentaires*, p. 286)¹² ? Et, dans un rêve qui pourrait être interprété comme un rêve prophétique préfigurant la naissance de la nouvelle race humaine

¹¹ Sans doute la même idée est-elle exprimée dans le poème ouvrant le recueil des poésies *Le sens du combat* : « Le jour monte et grandit, retombe sur la ville [---] Nous sommes prisonniers de notre transparence » (*Poésies*, p. 9).

¹² Annabelle aussi est une amie du soleil : « Elle sentait la caresse du soleil sur son visage et sur ses bras » (*Les Particules élémentaires*, p. 345).

créée à la fin du livre grâce aux recherches de Michel, le soleil semble participer à un processus qui se termine par le règne de la paix :

Ensuite, il vit un mur blanc à l'intérieur duquel se formaient des caractères. [...] D'abord s'inscrivait le mot « PAIX », puis le mot « GUERRE » ; puis le mot « PAIX » à nouveau. Puis le phénomène cessa d'un seul coup ; la surface du mur redevint lisse. L'atmosphère se liquéfia, traversée par une onde ; le soleil était énorme et jaune. (*Les Particules élémentaires*, pp. 292-293).

Pour ce qui est du personnage de Michel, c'est cependant surtout la lumière mobile de la côte ouest d'Irlande qui est valorisée. Le caractère plus doux de cette lumière rappelle peut-être le clair de lune. Dans le roman, cette lumière devient une image de « l'ontologie d'état » qui, selon Michel, doit remplacer l'ontologie d'objets de la physique classique, non seulement dans les interprétations de la physique quantique, mais aussi comme métaphore du moi : avec une ontologie d'états les individus ne se percevraient plus comme des particules isolées, mais comme des particules/ondes, liées par l'amour :

Ils longeaient à nouveau le lac. Le soleil émergea au milieu d'un banc de brume, dessinant à la surface des eaux des irisations étincelantes [...] Le soleil se dégaga complètement, formant un cercle d'un blanc parfait ; le lac entier apparut, baigné de lumière [...] Je suis resté athée, mais je comprends qu'on soit catholique ici. [...] La lumière est mobile et douce, elle est comme une matière changeante. Vous verrez. Le ciel, lui aussi, est vivant (*Les Particules élémentaires*, pp. 362-363).

l'océan scintillait à leurs pieds. Loin à l'horizon, le soleil se couchait sur l'Atlantique. De plus en plus souvent, Walcott avait l'impression que la pensée de Djerzinski s'égarait dans des voies incertaines, voire mystiques (*Les Particules élémentaires*, p. 372).

La mer scintillait, réfractait une lumière mobile sur les derniers îlots rocheux. Dérivant rapidement à l'horizon, les nuages formaient une masse lumineuse et confuse, d'une étrange présence matérielle. Il marchait longtemps, sans effort, le visage baigné d'une brume aquatique et légère (*Les Particules élémentaires*, p. 377).

De nombreux témoignages attestent sa fascination pour cette pointe extrême du monde occidental, constamment baignée d'une lumière mobile et douce, où il aimait à se promener, où comme il l'écrit dans une de ses dernières notes, « le ciel, la lumière et l'eau se confondent » (*Les Particules élémentaires*, p. 379).

En effet, il n'est pas impossible de voir en Michel une préfiguration des clones qui, eux, vivent dans une lumière éternelle devenue palpable¹³ :

*Maintenant que nous vivons dans la lumière
Maintenant que nous vivons à proximité immédiate de la lumière,
Et que la lumière baigne nos corps,*

¹³ On peut arguer que Michel présente le caractère d'un saint. La fin de sa vie de chercheur, consacrée non seulement à la science mais aussi au mysticisme a le caractère d'une apothéose.

*Enveloppe nos corps,
Dans un halo de joie
[---]
Maintenant la lumière autour de nos corps est devenue palpable
(Les Particules élémentaires, pp. 12-13).*

Il y a donc, dans *Les Particules élémentaires*, une opposition entre deux types de lumières. La première de ces lumières, intense et trop pénétrante, est représenté par le soleil à peine tolérable perçu par Bruno ; l'autre, changeante, plus douce et mystérieuse par le clair de lune (Bruno) et par le ciel d'Irlande (Michel). Il n'est impossible de voir, dans cette deuxième lumière, la tentative de représenter une transcendance, ce qui approche *Les Particules élémentaires* du discours mythologique : « Logique de l'imaginaire, fermeté de l'organisation structurale, impact social et horizon métaphysique ou religieux de l'existence » (Sellier, 1984, p. 115.) ; en vertu de son symbolisme de la lumière, de son récit eschatologique et de ses deux niveaux ontologiques, *Les Particules élémentaires* présente le caractère d'un mythe littéraire, tel qu'il a été défini par Philippe Sellier.

Dans *Les Particules élémentaires*, il n'y a donc pas seulement de la négativité : surtout lorsqu'elle est associée au personnage de Michel, il arrive que la lumière soit positivement valorisée. Cependant, à un autre niveau de la narration, l'élément parodique est fort. Comme l'ont fait remarquer plusieurs critiques, ni Michel, ni l'utopie des clones, n'échappent au ridicule. Michel est complètement perdu dans la vie sociale et c'est, entre autre, en s'inspirant d'une publicité pour des vêtements de femmes dans un catalogue « 3 Suisses » qu'il conçoit le projet de créer une nouvelle race humaine, race qui ressemblera en effet aux femmes, jugées plus aptes à l'amour que les hommes. Même pris avec moins de rire, le projet eugéniste de Michel risque d'ailleurs d'être lu au second degré, tout simplement parce qu'il peut être jugé inacceptable par le lecteur. La lueur des images positives résiste-t-elle au rire et à la provocation inhérents au deuxième roman de Houellebecq ?

Résumons : Michel Houellebecq attaque tous les vices de l'humanité. Avec Schopenhauer, il va jusqu'à qualifier d'un mal l'essence même de l'homme, sa volonté de vivre. Le soleil intérieur de l'homme, son désir, est une divinité cruelle, rouge sang. C'est un monde où les liens entre le moi et l'autre ne peuvent exister, puisque les hommes se détruisent les uns les autres. C'est aussi le monde de l'ontologie matérialiste et de la physique mécanique. Cependant, à travers les questionnements métaphysiques des *Particules élémentaires*, Houellebecq s'interroge sur les possibilités qu'il y aurait à surmonter cette vision du monde. Ce projet est d'autant plus nécessaire que, en plus de promouvoir la cruauté, cette vision du

monde débouche sur le plat. L'idée d'une ontologie des états susceptible de fournir une autre image de l'humanité que celle des particules isolées de la mécanique classique vient ici à son aide. Cette ontologie se manifeste aussi à travers la lumière : dans le clair de lune pour Bruno, dans la lumière mobile de l'Irlande pour Michel. Ces deux épiphanies préfigurent en quelque sorte le monde des clones où la lumière est devenue palpable. Cependant, tout se passe comme s'il était impossible pour Houellebecq de décrire cela sans passer par l'exagération, par l'humour, par la satire, on dirait même par ce « filtre déformant de l'*humour*, humour qui finit bien entendu par tourner à vide et par se muer en mutité tragique » (*Interventions*, p. 73) que l'auteur ne manque pas de critiquer dans un de ses essais.

Plateforme : abandon des interrogations métaphysiques

On peut se demander si le clivage entre, d'un côté, la volonté d'accéder à un discours positif et, de l'autre côté, la négativité à laquelle procèdent les textes de Houellebecq est insurmontable. Sans doute est-ce parce que le projet métaphysique des *Particules élémentaires* ne semble pouvoir échapper au ridicule qu'il est en effet abandonné dans le roman suivant, *Plateforme* (2001). Ce roman raconte la tentative de résoudre les problèmes de l'humanité sans recours aux spéculations métaphysiques, et sans la moindre supposition d'un au-delà, même fortement ridiculisé, comme dans *Les Particules élémentaires*. Ne sont évoqués, dans ce roman, ni le mythe de l'amour romantique, ni la nouvelle spiritualité sous sa forme New Age inspirée par la physique quantique :

Un jour, à l'âge de douze ans, j'étais monté au sommet d'un pylône électrique en haute montagne. Pendant toute l'ascension, je n'avais pas regardé à mes pieds. Arrivé en haut, sur la plateforme, il m'avait paru compliqué et dangereux de redescendre. Les chaînes de montagnes s'étendaient à perte de vue, couronnées de neiges éternelles. Il aurait été beaucoup plus simple de rester sur place ou de sauter. J'avais été retenu, in extremis, par la pensée de l'écrasement ; mais, sinon, je pense que j'aurais pu jouir éternellement de mon vol. (*Plateforme*, p. 331)

Oserait-on affirmer qu'avec *Plateforme*, Houellebecq « redescend » ? En tout cas la solution proposée dans *Plateforme* est pragmatique et aussi plate, aussi peu mystérieuse, que le titre du roman le laisse supposer. La prostitution planétaire organisée par les protagonistes du roman réduit l'amour à une simple satisfaction des plaisirs achetée, donc à une marchandise. Aussi, dans ce roman, les motifs du soleil et de la lumière sont-ils beaucoup moins présents. Étrangement, c'est également dans ce roman que nous trouvons le personnage principal vivant la relation amoureuse la plus heureuse, comme si l'abandon des interrogations métaphysiques, si présentes dans les deux premiers romans de Houellebecq,

rendait l'amour et le bonheur plus accessibles. Dans un passage que l'on pourrait peut-être considérer comme une réponse aux préoccupations métaphysiques des romans précédents, le narrateur de *Plateforme* exprime l'idée qu'il se fait de la culture :

la culture me paraissait une compensation nécessaire liée au malheur de nos vies. On aurait peut-être pu imaginer une culture d'un autre ordre, liée à la célébration et au lyrisme, qui se serait développée au milieu d'un état de bonheur ; je n'étais pas certain, et ça me paraissait une considération bien théorique, qui ne pouvait plus vraiment avoir d'importance pour moi (*Plateforme*, p. 330).

Un bonheur pareil – également sans soleil, mais sous le signe du jour irradiant des yeux de l'autre – est peut-être exprimé dans les derniers poèmes du recueil de poésie *Renaissance* (1999) :

La possibilité de vivre
Commence dans le regard de l'autre (*Poésies*, p. 305).

La nuit revient, fin de soleil
Sur la pinède inévitable
Et tes yeux sont toujours pareils,
La journée est complète est stable (*Poésies*, p. 308).

Postface

Lors du XVI^e Congrès des Romanistes Scandinaves, nous étions à quelques jours, seulement, de la rentrée littéraire 2005 et de la parution du quatrième roman de Houellebecq, *La Possibilité d'une île* (2005). Nous avons donc terminé la communication qui est à la base de cet article par quelques interrogations concernant le caractère de ce nouveau roman houellebecquien. Houellebecq avait déjà révélé, dans un entretien, que ce roman serait dans la veine des *Particules élémentaires*, et non dans celle de *Plateforme*, œuvre qu'il considérait dans une certaine mesure comme un échec (Bourmeau, 2005, p. 8). Nous nous sommes donc posé la question de savoir si *La Possibilité d'une île* représenterait un retour aux interrogations métaphysiques, et, dans ce cas-là, si les motifs du soleil et de la lumière seraient toujours des images véhiculaires de ces questionnements.

Quatre mois plus tard, nous pouvons constater qu'il faut en effet répondre par l'affirmatif à ces interrogations. Il semble que les deux motifs du soleil et de la lumière continuent à occuper une place privilégiée au sein de l'œuvre houellebecquienne !

Bibliographie

- Bourmeau, S. (2005) : Avis de beau temps. *Les Inrockuptibles Hors Série Michel Houellebecq*, pp. 6-9.
- Casado, L. (2001) : La négation de la fête dans la poésie de Michel Houellebecq, in : Real, É., D. Jiménez, D. Pujante, & A. Cortijo (éd.) : *Écrire, traduire et représenter la fête*, Universitat de València, pp. 575-585.
- Clément, M. L. (2003): *Houellebecq, sperme et sang*, L'Harmattan, Paris.
- Daemmrigh, I & S. Horst (1987) *Themes & motifs in western literature : a handbook*, Tübingen, Francke
- Forest, Ph. (1999) : Le roman, le rien. *ArtPress* 244, Paris, pp. 51-58.
- Houellebecq, M (1994) : *Extension du domaine de la lutte*, Maurice Nadeau, Paris.
- Houellebecq, M. (1998) : *Les Particules élémentaires*, Flammarion, Paris.
- Houellebecq, M. (1998) : *Interventions*, Flammarion, Paris.
- Houellebecq, M. (1999) : *Poésies*, Éditions J'ai lu, Paris. (Cette édition rassemble les trois recueils suivants : *La Poursuite du bonheur*, Éditions de la différence, Paris, 1992 ; *Le sens du combat*, Flammarion, Paris, 1996 ; *Renaissance*, Flammarion, Paris, 1999.)
- Houellebecq, M. (2001) : *Plateforme*, Flammarion, Paris.
- Houellebecq, M. (2005) : *La Possibilité d'une île*, Fayard, Paris.
- Huston, N. (2004) : *Professeurs de désespoir*, Actes Sud, Paris.
- Jourde, P. (2002) : *La littérature sans estomac*, L'Esprit des Péninsules, Paris.
- Proguidis, L. (2001) *De l'autre côté du brouillard. Essai sur le roman français contemporain*, Éditions Nota bene, Paris.
- Rudnick, H. (1992) : Darkness and light in literary consciousness, in : Tymieniecka, A.-T. (éd.): *The Elemental dialectic of light and darkness*, Kluwer Academic Publishers, Dordrecht / Boston / London, pp. 307-314.
- van Wesemael, S. (2005) : *Michel Houellebecq. Le Plaisir du texte*, L'Harmattan, Paris.